

Dans le brouhaha de cette magnifique place, Lacan se laisse interroger et répond avec sérieux. Et parmi des questions sur Hegel et sa dialectique, sur les penseurs comme Gorgias, sur l'existentialisme et le structuralisme... surgit une interrogation sur les affects. Lacan ne la met pas de côté – au contraire – il considère que l'angoisse² est l'affect central autour de quoi tout s'ordonne. Qu'est-ce que l'angoisse ? Traditionnellement, en tous cas en psychiatrie, on distinguait peur et angoisse, on considérait que la peur était liée à un objet précis, alors que l'angoisse serait sans objet. Lacan l'a longuement développé dans le Séminaire X, l'angoisse n'est pas sans objet, mais, bien au contraire, causée par le manque de manque d'objet. Le manque de manque, c'est le surgissement d'un réel insupportable. Ce réel est communément traité par la routine collective du discours – et pour le sujet par la routine du symptôme.

Ce traitement de la jouissance par le discours et par le symptôme – dans les deux cas, discours du maître –, se fait en masquant le sujet divisé. On se prive alors de l'accès à la vérité du sujet clivé par le langage, le sujet du manque à être, le sujet non pas vide (c'était une illusion de l'existentialisme), mais le sujet du désir, le sujet donc causé par l'objet *a*.

Françoise et Éric, chacun à leur façon, nous avaient révélé cette cause. L'articulation signifiante laisse un reste inassimilable par le symbolique que Lacan avait appelé l'objet *a*. Cet objet, certes nommable, est cependant immatériel, car il n'a qu'une consistance logique. Depuis le Séminaire X, Lacan en montre la logique et la nécessité de le prendre en compte pour témoigner de l'expérience analytique et de ses effets.

Quand l'angoisse surgit, c'est que le discours a perdu ses possibilités de sublimer la jouissance. C'est un point limite, un point panique, index d'une jouissance insupportable. C'est même une certitude de la rencontre avec le réel, « ça ne trompe pas ». Ça ne trompe pas, et c'est souvent contagieux. Lacan dira « malheur au psychanalyste qui n'a pas franchi le stade de l'angoisse³ ».

Une de nos jeunes collègues nous avait fait part, il y a quelques années, d'une angoisse qui l'avait saisie à l'hôpital, elle et deux personnes entrées dans la chambre d'un jeune patient schizophrène, radicalement perdu et happé par une envie de mourir. Elle-même, jeune interne, en avait été frappée, comme les deux autres, au point d'apporter ce cas lors d'un séminaire d'élucidation des pratiques.

Envers du lien social, l'angoisse est un signal que du réel est en jeu.

C'est sans doute ce que repérait Lacan dans une fraction de son public. L'après 68 restait mouvementé et la brutale explosion de liberté bouleversait de nombreux jeunes. Comment se sortir de cette situation d'angoisse ? – sûrement pas par la philosophie ou l'action politique violente. Avec délicatesse, il fait allusion, à la fin de la conversation au Panthéon, aux impasses subjectives que représentent des solutions rêvées, notamment au sein du monde étudiant... **le rêve d'un savoir textuel** qui serait réellement subversif, à l'époque où le discours du maître semblait envahi par l'hyperconsommation (le maoïsme). Mais **rêve aussi d'un activisme** plus ou moins violent. (Action directe, Vive la révolution...). Ces illusions coûteront cher à nombre de jeunes enfermés dans ces impasses.

Le sujet pour la psychanalyse

Lacan oppose à ces rêves l'expérience analytique et ce dont elle témoigne : un sujet parasité par le langage.

Dès l'introduction du chapitre suivant, il insiste sur ce que révèle le discours analytique – l'affect non seulement est généralisé, il concerne toute existence humaine, mais par ailleurs il est en rapport avec l'objet *a*. Nous voilà donc au cœur de la division de tout sujet humain.

Lisons la phrase du bas de la page 176 : « En effet, à partir de ce discours [psychanalytique], d'affect il n'y en a qu'un, à savoir, le produit de la prise de l'être parlant dans un discours, en tant que ce

2 *Ibid.*, p. 168, p. 172 et p. 176.

3. « Entretien de Jacques Lacan avec Emilia Granzotto pour le journal *Panorama*, à Rome, le 21 novembre 1974 », disponible sur internet.

discours le détermine comme objet ⁴ ». Ce qui caractérise l'être humain, c'est qu'il vient habiter dans le langage qui lui préexiste, et qu'il est parlant.

Distinguons deux conséquences de cette entrée dans le langage :

- Le petit humain quand il vient au monde, c'est-à-dire dans un bain de langage, se voit imposer une perte de jouissance, le manque d'une jouissance qui serait toute, la perte de toute harmonie de son être à son monde. De cette perte, il émerge avec une identification que Lacan note comme un signifiant-maître.
- Mais par ailleurs, sa naissance, sa conception même, se déroulent au sein d'un discours où sont inscrits ses géniteurs qui par là même sont des parents. Il en est affecté et cela ne se situe pas seulement dans le champ imaginaire et le champ symbolique, mais cela a un effet réel. Il va récupérer une fraction de jouissance, un *plus-de-jouir* qui le détermine.

Rassemblons ces deux facettes :

*L'effet de langage s'exerce au niveau du surgissement du trait unaire ⁵ comme identification primordiale. Profitant de l'homophonie entre maître et m'être, Lacan rend compte que ce signifiant touche à l'être, au manque qui appelle à l'être.

*L'effet de l'usage de la parole, pris dans un discours, est de le déterminer comme objet *a* fonctionnant comme appel d'être, cause du désir ⁶.

C'est dans cet entremêlement que se découvrent tout à la fois le sentiment de vie et le désir. Ce désir, qui n'a rien à voir avec la volonté consciente, est l'assomption de la perte de jouissance pour se détourner de la pulsion de mort. Cette obscure décision de l'être est essentielle – il s'agit pour l'analysant d'en cerner le point de réel qui oriente vers le vivant. C'est toujours difficile de parler abstraitement de cet élan vital. Seuls peut-être les artistes et les poètes s'en approchent : *Le dur désir de durer* ⁷... ou *l'obscur objet du désir* ⁸. Une analyse mène à cerner, beaucoup plus rigoureusement, ce lien originel, cette cause du désir, cette orientation vers le vivant. La fin d'une cure se résume, non à un nouveau récit, mais à une écriture, l'écriture d'un axiome singulier entre signifiant-maître et objet *a*.

Discours de la science

Ce onzième chapitre est un chapitre qui explicite avec une grande clarté ce qu'il en est de la science qui, il faut bien le dire, imprègne toujours plus le discours du maître contemporain. Dans nos sociétés occidentales, le discours de la science est ainsi devenu à la fois incontournable, et très envahissant. Lacan note en une incise amusante, que nous l'avons désormais sur les bras.

Je vais rassembler en quelques mots comment Lacan en rend compte dans ce chapitre. Cela peut se résumer en deux notions essentielles. Tout d'abord la science n'a rien à voir avec l'ensemble des connaissances accumulées. Pour que la science moderne puisse naître à la fin du seizième siècle, il a fallu se débarrasser de tous les savoirs anciens, même pertinents et intelligents, car leur environnement de significations faisait obstacle à l'opération scientifique.

Cette mutation décisive, par la voie de la physique, a donné la science au sens moderne. On passe du monde clos à l'univers infini ⁹ selon le titre d'un des livres d'Alexandre Koyré. Cette mutation radicale s'est même renforcée. Ce n'est pas en améliorant les outils d'observation que la science se développe, mais grâce à la pure manipulation du nombre comme tel – c'est ce qui est développé dans ce chapitre. Grâce aux outils fabriqués par l'homme, et cela va de la cybernétique à l'IA contemporaine, il suffit de laisser aller les formules mathématiques, de mettre en route les algorithmes. Cette mutation est une discontinuité radicale par rapport au champ des connaissances.

4. Lacan J., *Le Séminaire*, livre XVII, *L'Envers de la psychanalyse*, op. cit., p. 176.

5. Cf. *Ibid.*, p. 181.

6. Cf. *Ibid.*, p. 176, p. 177, p. 187.

7. Éluard P., *Le dur désir de durer*, Paris, éditions Seghers, 1946.

8. Bunuel L., *Cet obscur objet du désir*, 1977.

9. Koyré A., *Du monde clos à l'univers infini*, Paris, PUF, 1962. On pourrait dire le monde clos des connaissances et le monde infini du savoir dans le réel.

C'est en laissant la bride sur le cou aux équations, aux formules et aux machines qui travaillent sans s'occuper de l'humain, que la science crée en faisant « surgir au monde des choses qui n'y existaient d'aucune façon au niveau de notre perception ¹⁰ ». C'est une anticipation extraordinaire de ce qui se déroule sous nos yeux. Les machines accomplissent dorénavant des manipulations avec des données sans limite et avec une méthode d'exhaustion infinie. La sérendipité est devenue la règle et fait apparaître du nouveau, absolument inouï, non imaginable.

Pour caractériser les avancées de la science, Lacan dit que *la science operçoit* – ce verbe, néologisme, associe une opération sur le réel et une perception inhumaine. Inhumaine mais déclenchée par des humains. Cet *operçoit* de la science se différencie fondamentalement du percevoir mythique. La science est un artifice qui se voudrait sans intervention humaine, sur un humain réduit à une pure objectivité... et il faut dire que ceux qui nous servent le discours scientifique en tirent souvent une ambition sans limite. Récemment, la directrice de l'institut Pasteur annonçait tranquillement, dans une interview au *Monde*, l'espoir de guérir toutes les maladies.

Peut-être n'y aura t-il plus de maladies, mais nos civilisations seront alors peuplées de malades. Par exemple, plus on réduit le mental au fonctionnement cérébral et à des images, plus les humains inventent des toxicomanies aux formes extravagantes, plus ils sont dans le malaise avec le genre, veulent se suicider, expriment leur mal-être... la liste est longue de ce que nous constatons déjà, le retour dans le réel de ce qui n'a pas été considéré.

Le Réel ! Il est essentiel de distinguer le réel pour la science et le réel pour la psychanalyse.

Le réel de la science (il y a du savoir dans le réel)

Alors qu'est-ce que le réel pour la science ? C'est un trou dans le savoir, que le scientifique s'efforce de combler. Son but est ainsi de créer toujours plus du savoir dans le réel. C'est une façon théorique de concevoir la chose, puisque le savant qui va traiter de ce trou y est pour le moins intéressé. Mais dans son travail de recherche, il doit s'effacer et laisser agir les nombres, les laisser interagir sans qu'il y soit pour quelque chose. Pour ce qui concerne l'animal humain, ce savoir dans le réel se réduit à des formules, des images qui sont une pure objectivité, des résultats hors signification et proprement hors sens. Les résultats sont exacts et récusent toute idée de vérité.

Il n'est pas question de remettre en cause les progrès scientifiques, mais de remarquer que la science concerne l'individu réduit à son existence d'organisme. La science n'*operçoit* que la substance étendue et ne peut rien dire du sujet parlant, de sa vérité. Non seulement le sujet lui échappe, mais ce rejet du sujet est la condition de son efficacité. Faire travailler le zéro et le un, et toutes les opérations qui font intervenir l'un sur l'autre.

C'est cette science là que nous avons en charge. Inutile de s'en lamenter, c'est comme ça. Cela a commencé à la fin du seizième siècle et cela s'accélère à une vitesse effarante. Il persistera quand même toujours une contradiction. Le réel de la science, non concerné par le langage, réduit à une objectivation de pure écriture mathématique doit pourtant être exposé par le scientifique en passant par le langage. C'est tout le paradoxe pour ce scientifique, qui a dû s'extraire comme sujet de l'opération. Et ce paradoxe en vient surtout à encombrer tous ceux qui veulent utiliser les résultats de la science. C'est le pas de côté du scientisme avec ses fourvoiements.

Le réel pour la psychanalyse. (Il n'y a pas de rapport sexuel)

Avant de nous pencher sur les objets créés par la science, repérons ce qu'est le réel pour la psychanalyse.

Pour le sujet parlant, d'être entré dans le langage le prive radicalement de toute idée d'harmonie, et cette dysharmonie peut se réduire en une formule : *il n'y a pas de rapport sexuel*. La science connaît parfaitement tous les mécanismes de la reproduction, mais échoue à écrire une formule qui dirait le rapport sexuel entre deux humains. Une formule qui s'égalerait à $E = mc^2$.

10. Lacan J., *Le Séminaire*, livre XVII, *L'Envers de la psychanalyse*, op. cit., p. 184.

Il n'y a pas de rapport direct ni à l'être de l'Autre, ni a fortiori à sa jouissance. Appelons cette absence de rapport une obscurité sexuelle.

La relation sexuelle, elle, est possible, mais à condition de trouver un « *média*, comme vous voudrez – dont l'un est cet effet réel que j'appelle le plus-de-jouir, qui est le petit *a* ¹¹ ». Cet objet quand il est substitué à une femme, permet à l'homme d'avoir l'illusion de la désirer. Quant à une femme qui a affaire à sa jouissance, cette jouissance qui n'a pas de support symbolique, ni même imaginaire, elle doit en passer par la représentation d'une toute puissance qui serait close sur elle-même, comme celle de l'homme... dont celui-ci est justement en défaut ¹². Entre cet objet et une jouissance sur laquelle le langage n'a pas de prise, il n'y a aucun rapport – Lacan est sur la voie des formules de la sexualité qui seront précisées un peu plus de deux ans plus tard. « Nulle part n'apparaît d'articulation où s'exprime le rapport sexuel ¹³ ». Disons simplement que cette union entre l'homme et la femme n'a qu'un résultat, c'est le ratage – « C'est l'habillage ordonné du fait fondamental, qu'il n'y a pas de place possible dans une union mythique qui serait définie comme sexuelle entre l'homme et la femme ¹⁴. » Cela ne diffère évidemment pas quand il s'agit de couple de même sexe. Dans l'expérience humaine, ce qui vient au-devant de la scène, ce sont les modes de jouir et l'impossibilité de les articuler harmonieusement. La jouissance qu'il faudrait, « la seule qui donnerait le bonheur, justement à cause de cela, elle est exclue ¹⁵ ». Chacun arrive avec son symptôme et si le ratage est pour tous – c'est un réel – il est à chaque fois singulier. Chaque sujet a sa propre manière de rater. Nous avons évoqué la fois précédente que cette obscurité sexuelle était une source infinie de malentendus, souvent comiques, parfois dramatiques et même criminels.

Cet impossible auquel sont confrontés les êtres humains est de structure, sauf à annuler la dimension de langage. Notons que la tentation est forte de mettre cette dimension entre parenthèses, qu'il s'agisse du porno, de la prostitution, des objets sexuels, des IA conversationnelles... L'imagination humaine est sans limite.

Mais finalement, on se cogne toujours contre le réel, car on ne peut échapper aux lois du langage et à l'usage de la parole. Le film *Her* ¹⁶ montre de façon amusante que la parole quand elle n'est pas incarnée dans le langage humain ne mène qu'à une impasse. Même quand la machine utilise la magnifique voix de Scarlett Johanson pour converser, elle reste une machine – sans chair.

J.-A. Miller l'a fixé clairement. « C'est le rapport sexuel qui fait objection à la toute-puissance du discours de la science ¹⁷ ». Ce non-rapport sexuel, la science ne peut rien en dire.

Le sujet de la science.

En 1965, lors de son introduction au Séminaire, Lacan aphorissait : « Dire que le sujet sur quoi nous opérons en psychanalyse ne peut être que le sujet de la science, peut passer pour paradoxe ¹⁸ ». Dans ce Séminaire, il le précise : « Ce discours a une référence extrêmement précise à la science [...] c'est la condition même du discours analytique, et c'est en cela que l'on peut dire qu'il est, je ne dirai pas complètement du discours de la science, mais conditionné par lui, en ceci que le discours de la science ne laisse aucune place à l'homme ¹⁹ ».

Que veut donc dire que le sujet de la psychanalyse est le sujet de la science. Cela revient à dire que le sujet de l'analyse est celui qui est produit par le discours de la science qui ne veut rien savoir du sujet qui parle. Le sujet de la science est le sujet du temps de la science que celle-ci ne prend pas en compte, et il faut le constater avec force, il y a le réel de la science et le réel du sujet qui parle. C'est ce réel, appelons-le subjectif, que la science s'acharne à vouloir réduire au silence. Lacan confronte

11. *Ibid.*, p. 179.

12. *Ibid.*

13. *Ibid.*

14. *Ibid.*, p. 180.

15. *Ibid.*, p. 85.

16. Jonze S., *Her*, 2013.

17. Miller J.-A., « Une fantaisie », *Mental*, n° 15, février 2005, p. 24.

18. Lacan J., « La science et la vérité », *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 858.

19. Lacan J., *Le Séminaire*, livre XVII, *L'Envers de la psychanalyse*, op. cit., p. 171.

dès lors le discours analytique à la science et au maître qui transforme cette science en scientisme. Autrement dit, il faut opposer la causalité du sujet à la causalité scientifique en tant que le scientisme prétend faire disparaître le sujet dans la science.

Les sociétés de l'objet

Nous avons évoqué plus haut que la science ruine la domination du perçu. Ce qui est perçu par l'oreille, par exemple, est transformé en numération de vibrations et « c'est bien grâce à ce jeu du nombre, que nous nous sommes mis bel et bien à produire des vibrations qui n'avaient rien à faire, ni avec nos sens, ni avec notre perception²⁰ ». Quand Lacan prononce son Séminaire, une actualité récente avait accaparé les opinions mondiales. Une fusée envoyée dans l'espace mi-avril pour un alunissage²¹ avait frôlé la catastrophe. Je passe sur les péripéties qui ont tenu en haleine le monde entier, pour insister sur le support que les cosmonautes ont trouvé auprès des voix qui ne cessaient de leur parvenir de leur base de lancement. Perdus dans l'infini, il leur fallait rester dans ce que Lacan appelle l'aléthosphère. Soit un lieu où il reste de la vérité sous la forme de ces voix. La voix inaudible, radicalement transformée en ondes, n'est restituée que grâce à leur transmission au-delà de l'atmosphère terrestre, dans l'aléthosphère.

Cinquante-cinq ans plus tard, cet objet voix a tellement proliféré qu'il semble surgir partout. Jamais nous ne pouvons nous en libérer. Ce sont ces sortes d'objets totalement nouveaux qui sont produits dorénavant par la science. Ces objets foisonnent, – à l'époque derrière les vitrines, dorénavant à portée de clic, apportés directement chez vous. Lacan les appelle les lathouses. Chaque génération d'objets se périme aussi rapidement qu'elle se renouvelle. L'innovation est frénétique dans tous les champs de la vie humaine. Cette production occupe tellement le devant de la scène, est devenue tellement irrépressible qu'elle ruine les supports classiques du discours du maître. Plus aucun idéal ne parvient à fédérer, c'est au contraire les objets qui servent de boussole.

Inutile de vitupérer contre cette multiplication, car « l'important, c'est de savoir ce qui arrive quand on se met vraiment en rapport avec la lathouse comme telle²² ». Cela peut bien apparaître comme du vent, elles n'en ont pas moins une fonction de comblement du plus-de-jour. Par petites lichettes, dira J.-A. Miller, le sujet peut en être satisfait comme autrefois le collectionneur, il en devient surtout beaucoup plus isolé, parfois au mieux dans une communauté qui affectionne le même objet.

Quel est le rapport de ces objets à l'angoisse sur laquelle Lacan avait introduit ces deux chapitres ? Eh bien, c'est à reconsidérer à chaque fois. Il faut repérer comment l'objet est articulé ou non à la chaîne signifiante.

*Quand le montage du discours est démantibulé, c'est bien l'angoisse insupportable qui peut surgir, et cette jouissance non sublimée et désarrimée peut représenter un appel à la pulsion de mort.

*Mais pour le plus commun, la satisfaction obtenue de l'objet ne fait ni lien social, ni lien sexuel. C'est une jouissance Une, solitaire, qui isole, « de telle sorte que le rapport des deux sexes entre eux va devenir de plus en plus impossible, de telle sorte que, si je puis dire, l'Un-tout-seul sera le standard post-humain²³ ».

Pour prototype de cette jouissance Une, je vais prendre la question de la diffusion du porno dont l'accès est de plus en plus aisé et fréquenté. Pour cela, je vais m'appuyer sur le film *Shame*²⁴.

Shame

Ce beau film, mis à l'index par les ligues de vertu américaines, est pourtant aussi peu obscène que possible et même un film moral. Il raconte la vie monotone, mais maîtrisée de Brandon. Ce célibataire trentenaire, qui vit et travaille à New York, est dévoré par une obsession au sexe. Il se masturbe rituellement le matin au réveil, puis plusieurs fois par jour à l'aide des images porno. Le Un de l'itération compulsive d'une jouissance phallique obtenue en solitaire trame son existence. Jouissance

20. *Ibid.*, p. 185.

21. Mission Apollo 13, 11-17 avril 1970, avec les trois astronautes, Jim Lovell, Jack Swiggert, et Fred Haise.

22. Lacan J., *Le Séminaire*, livre XVII, *L'Envers de la psychanalyse*, op. cit., p. 189.

23. Miller J.-A., « Une fantaisie », *Mental*, op. cit., p. 19.

24. McQueen S., *Shame*, 2011.

solitaire tout juste égayée d'étreintes furtives avec des prostituées ou des rencontres de hasard, pour lesquelles l'objet regard est au premier plan.

Pour le reste, sa maîtrise tant professionnelle que récréative de sa vie semble lui assurer un confort enviable. L'irruption soudaine d'une sœur affamée d'amour, vivant douloureusement chaque séparation, va bouleverser cette grisaille. En s'incrutant chez lui, elle perturbe sa vie, d'autant qu'elle le dérange dans ses pratiques. Il est effleuré par la honte qui va être surtout ravivée par une autre irruption autrement plus douloureuse. C'est la rencontre d'une femme qui, elle, désire qu'on lui parle, et dont il s'éprendra. Mais ses maladresses, et finalement un fiasco, viendront cruellement souligner le ratage.

Philippe La Sagna, faisant allusion à ce film dans un article sur la « love addiction ²⁵ », montre que chez ce sujet le sexe ne va pas sans un arrière-fond d'amour. « La sœur cherche l'amour et le frère cherche le sexe. En réalité, c'est sans doute un seul et même personnage, ce sont les deux parties de l'ego du sujet de *Shame*. D'un certain côté, lui et sa sœur ne font qu'un ²⁶ ». C'est peut-être la condition des êtres parlants que d'être énamourés fondamentalement... et nous pourrions ajouter mortels.

Face à l'effacement de tout idéal, la honte viendrait redonner un semblant d'humanité, une boussole minimale à des individus perdus dans leur recherche de jouissance. C'est en ce sens qu'il s'agit d'un film moral. Le metteur en scène ponctue d'ailleurs son film avec une dernière scène où Brandon résistera à l'échange de regards avec une femme rencontrée dans le métro. Mais à côté de la honte que le titre souligne, surgit l'angoisse. De fait, à la fin du film, Brandon, après une nuit d'orgie phallique, rencontre une folle angoisse devant le spectacle du suicide de sa sœur. Seul l'au-delà de cette épreuve pourra lui ouvrir des perspectives.

Les nouveaux discours

Tout le Séminaire *L'Envers de la psychanalyse* présente une nouvelle modalité du malaise dans la civilisation. Mais tout particulièrement dans ce chapitre XI, il préfigure ce que ce malaise va devenir. En effet, avec cette production toujours plus proliférante d'objets, les signifiants-maîtres ont de plus en plus de mal à s'imposer. Les idéaux ne font plus discours et c'est l'objet qui vient en position d'agent – soit en haut à gauche dans les schémas du discours. Cette caractérisation de la société hypermoderne est faite par J.-A. Miller dans un texte formidable, « Une fantaisie ²⁷ », qu'il vaudrait de commenter dans sa totalité. Cette conférence a été prononcée au congrès de l'AMP en 2004. Il constate que si l'objet *a* est en position d'agent, s'il est devenu une boussole pour la civilisation, la structure du discours de la civilisation aurait alors une structure analogue à celle du discours de l'analyste.

En tous cas, c'est un fait, on assiste à une déchéance accélérée du discours du maître. Ce qui entraîne pour des pans entiers de ces sociétés non seulement un malaise, mais un désarroi profond. Pour s'en sortir, une solution rêvée semble s'imposer : retrouver un vrai maître. On fait alors appel à des caricatures de maître à l'ancienne qui sont obligés d'en rajouter sur le refus de la nouveauté et sur la tyrannie du pouvoir. À la dictature de l'objet, ils ne font que substituer un pouvoir de dictature.

La lathouse versus l'analyste

De toujours, la position de l'analyste est restée une enclave dans la civilisation. En position extrême pourrait-on dire. Voici comment Lacan la décrit : « Position éminemment inédite, sinon paradoxale, qu'une pratique entérine ²⁸ ».

Dans ce Séminaire, le discours de l'analyste est structurellement décrit comme l'envers du discours du maître. Position incommode, toujours en porte-à-faux, parce qu'il dénonce le muselage du sujet

25. Cf. La Sagna P., « Love addiction », intervention dans le cadre de la section Clinique de Bordeaux, juin 2016, disponible sur internet (https://www.lacan-universite.fr/wp-content/uploads/2016/12/2_PL_Sagna.pdf).

26. *Ibid.*

27. Cf. Miller J.-A., « Une fantaisie », *Mental*, n° 15, *op. cit.*, p. 9-27.

28. Lacan J., *Le Séminaire*, livre XVII, *L'Envers de la psychanalyse*, *op. cit.*, p. 177.

de l'inconscient. Que devient cet envers quand l'objet prend les commandes ? C'est le chantier auquel nous sommes confrontés.

Dans nos sociétés hypermodernes, si l'agent est bien en haut et à gauche, les trois autres termes, \$, S₁ et S₂ n'ont pas de places définies. Chacun est même disjoint des autres. Ce sera donc à la charge de la psychanalyse de pouvoir, au cas par cas, les ordonner dans un discours qui tienne.

Pour terminer sur les perspectives qui sont données dans ces deux pages 189 et 190, je signalerai le lien crucial du sujet parlant avec l'angoisse et sur le lien de l'angoisse avec la lathouse. « L'angoisse [...] il est bien certain que, s'il y a la lathouse, elle n'est pas sans objet²⁹ ». Cette actualité de l'angoisse est au cœur de la clinique humaine, comme indicateur du noyau de réel auquel chacun a affaire. Et pour la position de l'analyste, se tenir en position de cause du désir, soit en position de *a*, c'est à devoir tenir la position de la lathouse. Lacan appelle à ne pas s'égarer entre impuissance et impossible. C'est ce que développera Françoise la fois prochaine.

Au centre de l'expérience humaine il y a l'angoisse – qu'elle soit ressentie ou non. Malheur à la civilisation qui ferait fi de celle-ci.

29. *Ibid.*, p. 189.